

La nature et l'homme, intervenir ou pas

Ne courons pas à la poursuite de chimères. En Bretagne, la nature sauvage est un mythe, mais nous aimerions tous que ce mythe redevienne réalité. Comment peut-on parler d'espace naturel sauvage quand on ne peut pas faire 500 mètres en ligne droite sans croiser une route, sans couper un sentier de randonnée. Dans cette campagne à l'habitat si dispersé qu'il est impossible d'embrasser un paysage sans que le regard soit accroché par un mur blanc ou un toit bleu. Alors, dans un tel environnement, où les marais sont endigués quand ce ne sont pas des polders ou des marais salants, où les rares forêts sont régulièrement exploitées, où les étangs sont d'anciennes carrières et les lacs des retenues de barrages, comment parler de nature sauvage ? Vous penserez que tout cela nous éloigne de notre sujet, bien au contraire. En Bretagne, la nature est liée à l'homme, façonnée par l'homme, le grand corbeau aussi. L'oiseau des gibets et des champs de bataille était devenu le visiteur des décharges et le nettoyeur de cadavres produits par l'élevage. Ce n'est pas plus reluisant mais cela restait tout autant lié à nos activités.

Après plusieurs siècles de vie commune, où l'oiseau tirait avantage de notre présence tout en y laissant parfois quelques plumes (dénichages...), aujourd'hui, la relation lui est entièrement défavorable : non seulement notre société n'est plus source d'alimentation, mais en plus elle n'est que source de nuisance (dérangement par la fréquentation sur les sites de reproduction).

Que faut-il faire ? Rester inactif, "laisser faire la nature" et voir l'espèce disparaître de notre région ? Finalement, il ne s'agirait que d'une petite perte au vu de la population mondiale. Mais ce qui s'est passé chez nous se passera chez nos voisins. Le chemin vers une hygiène toujours plus stricte est inéluctable et sans retour possible en arrière, un jour même en Espagne et en Corse les grands corbeaux connaîtront le déclin. Ou bien faut-il intervenir pour rendre le milieu à nouveau favorable à l'espèce ? Cette seconde option sera bien évidemment taxée d'interventionnisme. En effet, si j'agis, j'interviens, je modifie les équilibres et leurs tendances, et je prends conscience que la nature sauvage est un mythe. Mais si je n'agis pas, en tant que protecteur de la nature, je laisse en toute connaissance de cause les autres composantes de la société agir à leur manière. La nature n'est plus primaire depuis longtemps, elle doit aussi sa richesse au travail des hommes. L'intervention est une réalité de tous les jours, qu'on l'ait décidée ou non. Le tout est de savoir de quel côté on veut se placer.

Thierry Quélenec